

JDD | 6 octobre 2013

Sebastião Salgado

Objectif monde

Après les damnés de la terre, les splendeurs de la planète...
Le photographe brésilien revient de huit ans de voyages extraordinaires, à travers une nature à préserver

OLIVIER JOLY

Chacune de ses images est une ode à la terre ; un tableau à la composition parfaite, à la lumière dans les tons et aux incroyables nuances de gris qui sont sa signature. Pour mener à terme son projet « Genesis », le photographe Sebastião Salgado a mené une odyssée de huit ans. Il a sillonné 26 pays. A navigué en Antarctique, survolé l'Alaska en avion, la savane africaine en dirigeable, marché 850 km sur les hauts plateaux d'Éthiopie, passé 47 jours sans se laver dans l'Arctique. Il a souffert du froid (-40 °C), du chaud (+50 °C), attrapé un zona en Sibérie, la malaria à Sumatra. À l'orée de ses 70 ans, il avoue : « C'était une grâce pour l'esprit, un châtement pour le corps. » Le prix à payer pour saisir la nature – et de rares communautés vivant encore en symbiose avec elle – comme au premier matin du monde.

Tableaux naturalistes de peuplades d'Amazonie et de Papouasie, portraits d'iguanes, de baleines et d'albatros, visions oniriques du Kamchatka, ciel dramatique sur des vallées du Yukon... D'abord connu pour ses reportages auprès des damnés de la terre, Sebastião Salgado a su muer en paysagiste et photographe animalier. Il a franchi le pas du numérique, tout en gardant le noir et blanc, les planches-contacts et les tirages papier qui font la force de ses clichés. « Salgado est un chasseur de lumière dans un monde de ténèbres », dit son compatriote, l'ancien président du Brésil Lula. Son œuvre fait l'objet d'expositions multiples à travers le monde. Son dernier livre est publié à 250.000 exemplaires et en six langues. Le réalisateur Wim Wenders et Juliano Salgado, son fils, lui consacrent même un film (*Shade and Light*, sortie l'année prochaine).

Dans ses bureaux au bord du canal Saint-Martin, à Paris, au retour d'un périple en Amazonie, il reçoit en fredonnant une chanson portugaise, l'œil pétillant sous des sourcils blancs. Il a mille anecdotes à raconter, volubile et captivant. Après des années de reportage en agence (Sygma, Gamma, Magnum), ses projets personnels au long cours lui ont valu des prix, la notoriété et les soutiens financiers qui garantissent sa liberté. Mais aussi des cri-

tiques, pour une prétendue « esthétique de la misère ». Lui a toujours répondu « dignité des personnes » qu'il photographie. Il évoque Rodrigo, son autre fils, trisomique : « Sans lui, mes photos auraient été différentes. Il m'a amené à regarder les visages autrement. »

Il côtoie le réalisme magique des auteurs latino-américains

Rien ne l'ennuie plus que d'être catalogué : « On a dit que j'étais un photographe social, engagé, anthropologue ou même artiste. C'est réducteur. Tout ce que j'ai fait, au fil du temps, c'est par idéologie, par révolte, par curiosité ou par recherche de la beauté. La photo est ma discipline et mon langage. "Autres Amériques" (1986) était un retour à mes origines ; "La Main de l'homme" (1993), le travail d'un économiste de formation ; "Exodes" (2000), celui d'un exilé de longue date. Mes photos sont ma vie. Elles me ressemblent. » Jusque dans le style : s'il est devenu maître du contre-jour, c'est parce qu'enfant on le plaçait sous un arbre, un chapeau sur la tête, et qu'il voyait ainsi les autres venir vers lui. Les lumières obliques tombant d'un ciel plombé sont une autre réminiscence. Ébranlé par ses plongées dans l'atrocité, au Rwanda notamment, il a éprouvé le besoin de retrouver foi dans un monde ressemblant au jardin d'Éden. Ainsi est né « Genesis ».

L'œuvre côtoie parfois le réalisme magique, ce style propre aux écrivains latino-américains, Gabriel García Márquez, Julio Cortázar ou Horacio Quiroga. « C'est exactement ça. J'ai vécu des moments de totale connexion, de totale admiration devant la magie de ce que je voyais. Et j'ai essayé de le transmettre. Mais j'ai parfois vu des choses si monumentales, si inconcevables, comme en Antarctique, que je n'ai pas réussi à le faire. »

De ces voyages « sur des terres sans électricité », il dit être revenu changé. Toujours un homme de gauche, lui qui avait dû fuir la dictature brésilienne pour trouver asile en France en 1969 ? « Si être de gauche, c'est avoir la préoccupation de l'autre, de l'intérêt général, en opposition à une vision conservatrice et individualiste, si c'est un comportement et pas un parti, alors oui. » Humaniste ? « Non. Je ne crois plus seulement en l'homme mais aussi aux lions, aux tortues, aux poissons, aux montagnes, aux forêts, aux rivières... L'homme a mis la planète au service d'une seule espèce.



Le photographe Sebastião Salgado, au siège de son agence, Amazonas Images, à Paris, il y a dix jours. JÉRÔME MARS POUR LE JDD

Scannez cette photo avec votre smartphone via l'appli « JDD à la une » et retrouvez son interview vidéo (voir p. 7).



1944
Naissance à Aimorés (Brésil).

1964
Rencontre Lélia Deluiz Wanick, sa femme.

1969
Fuit la dictature, se réfugie à Paris.

1971
Diplômé d'économie, il travaille pour l'Organisation internationale du café.

1973
Devient photographe indépendant. Il collaborera avec Sygma, Gamma et Magnum.

1994
Fonde l'agence Amazonas Images.

2013
Sortie du livre *Genesis* (Taschen), avec exposition à la Maison européenne de la photographie de Paris (75004). Sortie de son autobiographie, *De ma terre à la terre* (Presses de la Renaissance).
Page 2 / 5

C'est une erreur qu'il faut réparer. » Écologiste ? Certainement pas dans les formes que lui a donné la politique.

« Il faut se souvenir qu'on est d'abord un animal »

Un constat s'est imposé à lui, à défaut d'une solution : « On ne vit plus dans notre planète. Le Nord contrôle 90 % de la communication mondiale et fait croire que tout se passe dans les grandes villes, alors que 46 % de la terre est encore intouchée par l'homme. On ne peut pas revenir en arrière. Il faut pourtant se souvenir qu'on est d'abord un animal. Retrouver notre instinct. Comment peut-on pomper à ce point dans la nature sans en assurer le cycle de reproduction ? L'eau manque déjà. Je me demande si on ne va pas être aussi à court d'oxygène plus vite que prévu. Nous savons dominer la nature, mais nous oublions que notre survie dépend d'elle. »

À son échelle, il contribue au développement durable. À la fin des années 1990, avec Lélia, sa femme depuis près d'un demi-siècle, ils ont fondé l'Institut Terra. Sur l'emplacement de la ferme de son enfance, dans le Minas Gerais (sud-est du Brésil), il a déjà replanté plus de 2 millions d'arbres, issus de 300 espèces différentes. Ils ont vu revenir les oiseaux, les papillons et les insectes, puis les grands mammifères, jusqu'au jaguar. À terme, ils visent à replanter 50 millions d'arbres dans une vallée adjacente d'ici à 2050.

Salgado a su entraîner derrière lui la Banque mondiale et des fondations du monde entier. Les portes de l'Unesco et de toutes les grandes institutions lui sont ouvertes. Son entretien évoque celui de Yann Arthus-Bertrand, autre portraitiste de la terre, devenu de la même manière une marque et une

entreprise à lui seul, jusqu'à agacer parfois. L'un voit les choses de haut, l'autre de près, mais il ne renie pas la parenté : « Le travail de Yann a été important pour la conscientisation, comme celui d'Al Gore. Mais notre contribution ne sera pas décisive. Nous ne sommes que des cellules. C'est tout le corps qui doit bouger. »

Avec sa vision d'économiste, ses voyages sur les six continents et le temps passé au contact des populations, Salgado est un fin connaisseur de la planète. Une voix à écouter, une voie à suivre ? « Je ne peux pas avoir cette prétention. J'ai parfois entendu que mes projets étaient mégalos. Mais je viens d'un pays très vaste. Enfant, quand j'accompagnais mon père, on mettait quarante-cinq jours pour emmener le troupeau de la ferme à l'abattoir. Quand j'allais au mariage de ma sœur, en car et à pied, c'était plus long que d'aller de Paris à Moscou. J'ai toujours eu le sentiment d'être un citoyen du monde. Pour moi, le concept de distance n'est pas kilométrique, il est temporel. »

Le voici déjà plongé dans un nouveau projet auprès de tribus d'Amazonie, dans l'État de Maranhão, où « sur un territoire grand comme deux fois la Belgique, surveillé par quatre policiers et entouré de fermes modernes, plus d'une dizaine de groupes indigènes n'ont encore jamais été contactés ». L'histoire commence à s'écrire en lui. Il dit : « L'essentiel, pour Lélia et moi, sera toujours de mener une vie qui participe à son époque. » Il ne veut pas donner de leçons. Un conseil, à la rigueur : « Il faut rompre avec le conservatisme. Sortir du petit cocon que l'on s'est construit, où on ne laisse passer ni le vent ni l'air. Ne pas avoir peur d'aller voir ailleurs, quel que soit son âge. » ●